



**HAL**  
open science

## Les villageois et leur forêt

E. Chaussin

► **To cite this version:**

E. Chaussin. Les villageois et leur forêt. Revue forestière française, 1980, 32 (S), pp.311-317.  
10.4267/2042/21472 . hal-03397233

**HAL Id: hal-03397233**

**<https://hal.science/hal-03397233>**

Submitted on 22 Oct 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Les villageois et leur forêt

---

*C'est à travers les discours et les actes des villageois que je vous invite à regarder la forêt, car elle n'est que pour autant que des hommes la pensent et la vivent.*

Le vieil homme gravit la « montée blanche », climat au bord du chemin qui longe le cimetière et monte jusqu'aux bois, à 1 500 m du village. Le corps légèrement penché en avant, les mains posées l'une dans l'autre sur les reins, il va, à sa cadence. Le souffle court, il s'arrête, redresse la tête comme pour faire le point : la croix Saint Nicolas, qui marque un seuil de ce côté-ci du village, est déjà à 500 m derrière nous. A droite, les champs : le blé a succédé à une nappe de soleils, « hélianthe à grande fleur » a précisé le père Blondeau. A gauche, une pente forte envahie de broussailles domine la vallée de l'Armançon et atterrit 150 m plus bas sur la « route de Frangey » ; ces taillis broussailleux s'étendent sur plus d'un kilomètre et leur masse se fond au loin avec celle de la forêt qui encercle le village du sud-ouest au nord-ouest. *J'ai fauché de l'herbe à la faux par ici dans l'temps ; c'était tout cultivé, presque tout d'la vigne* ». Aujourd'hui ce lieu, appelé *les p'tites côtes*, abandonné par la culture et qualifié de friches par les adultes méprisants, possède pourtant un statut nettement supérieur aux yeux des enfants — et des adolescents — pour eux, ce sont bel et bien des bois.

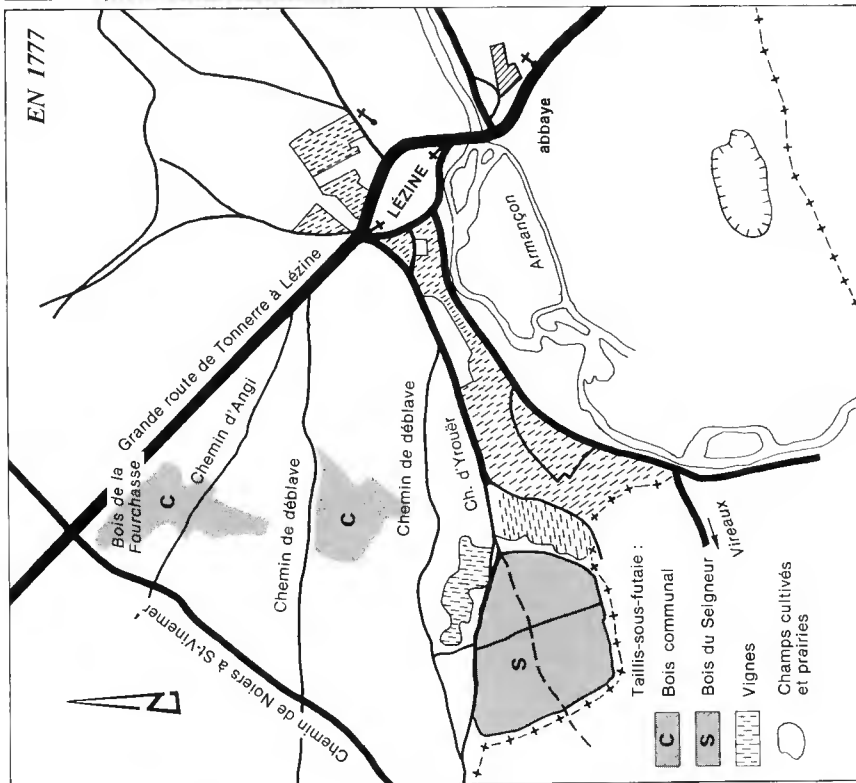
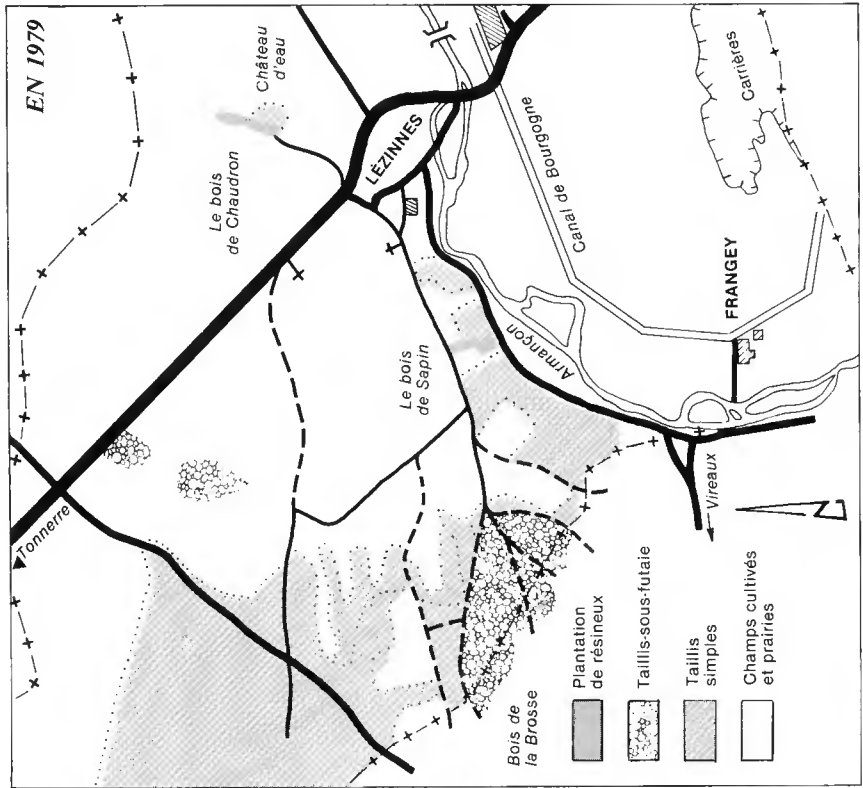
« Les villageois et leur forêt », nous voici déjà, à 500 m du village, sur un chemin de

terre, au cœur du sujet : de quelle forêt s'agit-il et pour quels villageois ?

Un mercredi pluvieux de mars, Thomas (12 ans) part dans les bois avec Loïc (13 ans) dans le but de se fabriquer des « lance-pigots ». Ils vont « au bois d'sapins dans la côte de Frangey » (terme uniquement utilisé par les enfants), « par là autour ». Ce bois situé environ à mi-chemin entre Lézennes et Frangey (lieu-dit à deux kilomètres de là par la route), est nommé « l'bois d'sapins » par toutes les générations d'enfants. Le père Blondeau, qui vient de souhaiter ses 78 ans, ne dit-il pas qu'« *il a toujours été là* » et qu'il était déjà « *comme ça* » quand lui-même est venu au monde ? Considéré comme petit par les adultes (à peine un demi-hectare), ce bois est grand pour les enfants qui étendent sa qualité de « forêt » aux taillis environnants.

Quand les enfants de Lézennes parlent des bois, ils font référence exclusivement — du moins pour ce qui concerne leurs jeux — à deux cantons diamétralement opposés par rapport au village : au « bois d'sapins » dont il vient d'être question au sud-ouest, et au « bois d'chaudron » qui domine la plaine vers le nord ; plus récent, le « bois d'chaudron » a de nombreux points communs avec le premier :

LE SUD-OUEST DU FINAGE DE LÉZINNES (Yonne)



1 ha de résineux (plantés il y a une trentaine d'années par le grand-père de Thomas parce que la terre « ne donnait plus ») côtoie une friche broussailleuse qui entoure le château d'eau. C'est cet ensemble que les enfants nomment « bois de chaudron ». Pour eux, le bois est certes un endroit recouvert d'espèces ligneuses, mais ils ne font pas a priori de différence entre chacune d'elles : ce sont des arbres grands ou petits dont on ne perçoit la qualité particulière que dans un deuxième temps, lorsqu'il s'agit par exemple d'y grimper (« *C'est facile sur les sapins* »), de se fabriquer arcs ou lance-pigots (« *le noisetier, ça casse pas* ») ou de se cacher et c'est alors « du taillis » ; et il n'y a que très peu d'espèces que l'enfant sache nommer.

Du côté des enfants (filles ou garçons), le bois est avant tout une aire de jeu. Par eux il est immédiatement perçu comme un espace « sauvage » dans la mesure où il s'oppose à l'espace social des adultes ; là-bas, point de convenances, plus d'interdits imposés de l'extérieur : « *Là-bas, c'est bien, on peut faire c'qu'on veut* »... dire les mots qu'on veut, faire les gestes qu'on veut. Là-bas aussi on peut rêver mieux que n'importe où ailleurs (hormis les anciennes carrières qui, au sud-est, forment la troisième pointe du triangle de l'espace de jeu des enfants) : le cadre aide l'imagination et il y est aisé de devenir maquisard ou indien (notons que fille ou garçon, on devient homme).

Le petit bois devient forêt et l'on peut s'y cacher, s'y faire peur, s'y perdre ; même si l'on voit l'orée à travers les troncs et les épines, même si l'on entend les trains là, tout près, ou le tracteur du « père à Martine », on est seul. C'est peut-être cette sensation de solitude qui permet aux filles et aux garçons de 12-13 ans d'aller à la découverte l'un de l'autre, autrement qu'au village, en laissant s'exprimer toute l'ambiguïté de leur relation : « *Et pis... j'ai une copine, une grande copine* (c'est vers 15-16 ans qu'elle deviendra « petite amie »)... *on s'parle, c'est bien* ». Oui, c'est bien d'être seul avec les copains pour prendre des décisions — à quel jeu s'adonner par exemple — ou des responsabilités : ramener tout le monde en bon état, rentrer à l'heure, ne pas mettre le feu, respecter le bien d'autrui, et nous atteignons là un autre niveau de la perception de la forêt par les enfants. Dans un premier temps, tout est spontanéité et intuition : de même qu'on ne nomme pas les arbres,

de même on ne pense pas la forêt, on la vit. Mais jusqu'à une certaine limite : « *y coupaient trop d'branches, j'leur ai dit d'arrêter.* » Les bois sont donc bien perçus comme une valeur — parce qu'ils sont « du bois » et qu'ils appartiennent à quelqu'un —, mais dans un second temps, après réflexion et seulement si une telle réflexion devient nécessaire (par exemple : trop de branches avaient été coupées). Sinon, justement « *c'qu'y a d'bien dans les bois, c'est qu'c'est à tout le monde !* » ; du moins est-ce ainsi que les jeunes veulent voir les choses tant que cela est possible. Mais qu'un dégât soit commis, on sait bien alors que le père Untel est le propriétaire (1). Bref, pour les jeunes, le bois est d'abord aire de jeu, espace sauvage, moment de liberté, sentiment d'interdit et de vague danger, tout cela avant d'être propriété et valeur économique.

\*  
\* \*

En revanche pour le père Blondeau — et les autres adultes (propriétaires en général) — « le bois d'sapins », que nous avons dépassé depuis un moment déjà, est d'abord du résineux (« beau » ou « pas beau ») appartenant à la commune de Lézinnes. Tout en devisant nous avons atteint l'orée de la forêt. Le chemin se fait plus étroit et continue sa montée ; il va ainsi jusqu'aux « quatre chemins » puis redescend sur le village de Vireaux (à quatre kilomètres par la route). Le père Blondeau hume les odeurs en continuant d'énoncer « *à gauche c'est à moi, à droite c'est à Untel* ». A cet endroit ce sont surtout le charme et le « faux acacia » (robinier) qui s'entendent pour nous cacher le ciel et atténuer le poids du soleil d'août. L'air est plus frais, le père Blondeau se ragaillardit, retrouve sa forme de jeune homme : « *Si j'étais plus jeune, on s'rait bien là allongés tous les deux... c'est pas vrai ?* » interroge-t-il malicieusement.

Coup de bambou sur ma pauvre tête pourtant loin des Tropiques — là-bas justement, en Inde dans les Ghâthes orientales, c'est aussi en forêt que les jeunes gens vont faire l'amour.

Forêt... sexualité. Je dois me tromper, c'est un hasard ! Pourtant, Thomas déjà et sa « grande amie ». Pourtant ses aînés de quelques années qui vont camper dans les bois ou y construire une cabane « *sérieuse, en dur* (en

(1) Il est cependant intéressant de noter que les enfants n'ont aucune idée du propriétaire du « bois d'sapins » ; or il s'agit de la commune.

bois), avec des lits, une cheminée et tout... ». Pourtant cette vieille dame l'autre jour qui m'a mise en garde contre ma promenade forestière en tête à tête avec le garde de l'Office national des Forêts ! Pourtant ce cèpe encore jeune qu'une femme, vivant en partie de la cueillette en forêt, décrit mi-sérieuse, mi-malicieuse comme un phallus, ou plutôt « *le truc à Bébert, avec le gland au bout, quoi... tout !* ». Ce mot gland lui aussi qui, selon le Petit Robert est utilisé depuis le XVI<sup>e</sup> siècle pour désigner « la partie antérieure de la verge ». C'est en forêt encore que les jeunes gens vont quérir le charme qu'ils déposent, encore aujourd'hui dans la nuit du 30 avril, à la porte des jeunes filles en âge d'être mariées ; lien entre eux, tu es bonne à marier la belle, bonne à... « Dans l'temps, c'était presque une déclaration, mais pas forcément pour l'mariage ! ». Et le serpent ! N'est-il pas dans notre culture un symbole sexuel, tentateur qui montre la voie de l'instinct : « *Ben quoi, ça s'fait tout seul hein ? Pas b'soin d'apprendre pour savoir le faire !* ». Or la présence du serpent est attestée en forêt : dans le « bois de l'Hospice » par exemple (situé sur la commune de Lézinnes mais appartenant à l'Hôpital de Tonnerre depuis le XII<sup>e</sup> siècle), on peut emprunter la « ligne du serpent » ; c'est aussi cet homme de 45 ans qui m'a conseillé de ne pas aller en forêt de mai à fin septembre « *à cause des vipères* » (ce qui correspond à la période où on ne va pas « au bois », c'est-à-dire couper du bois) ; ou encore cette vieille femme qui raconte que lorsqu'elle partait « à la mousse », son mari l'obligeait à prendre un bâton pour taper le sol avant de ramasser la mousse, « *à cause des serpents... (un temps de réflexion)... J'en n'ai jamais vus ma fois* ». En fait, on ne rencontre jamais le serpent, mais on le sait là. Le serpent en forêt fait partie de l'imaginaire villageois. Ce point reste à creuser bien entendu, à « pénétrer » si j'ose dire, comme toutes ces suggestions rapides sur forêt et sexualité.

\*  
\* \*

Mais voilà soudain le père Blondeau en équilibre sur un petit muret à moitié écroulé à droite du chemin. La forêt semble lui donner des ailes : « *On est bien ici. J viens souvent maintenant* (sous-entendu : que je vis de mes — petites — rentes). *On va suivre ce murger là qui s'enfoncé* ». Les bois dans lesquels nous nous « enfonçons » maintenant ne portent pas de nom, trop récents sans doute, puisqu'ils

datent d'une cinquantaine d'années. Un plan du finage de Lézinnes dressé en 1777 indique à cet endroit (cf. carte) des vignes et l'ancien cadastre (de 1826) répond en écho « Beaucheilles », « la vigne Jolly », « la vigne de la Cure ».

Les bois en cet endroit sont un taillis presque inextricable d'où émergent quelques chênes, hêtres (les « foillards ») ou résineux, d'ailleurs le père Blondeau ne parle pas des essences car dans ce bois-là, ça va de soi, « c'est tout pareil ». Les anciens du village disent, dans un premier temps et avec une certaine fierté que « *ça a poussé tout seul* » : les graines, le vent, bon terrain... parfaitement inutile la main de l'homme et c'est bien plus beau et bien plus mystérieux ainsi. C'est beaucoup plus tard, au cours de nos promenades, que nous apprenons peu à peu l'histoire de ces arbres, je dirais même, de chacun de ces arbres : ce carré d'épicéas, c'est le père Untel qui les a plantés en telle année en utilisant des graines qui venaient d'Allemagne ; ce boqueteau de pins, lui, est bien venu tout seul « *juste à c't'endroit là* ». Ces quelques mélèzes, dit le père Blondeau, « *c'est moi qui les ai plantés ; j'avais envie d'voir, pour m'amuser. Oh ! Y en a plein qu'ont pas répondu à l'appel, mais ceux-là sont beaux* »... et il s'est bien amusé !

En suivant le murger, nous avons atteint un autre murger, puis un autre encore ; ils se croisent, délimitant les anciennes vignes et, à chaque nouvelle propriété, nous découvrons une « cabane de vigne » en pierres sèches. Avant le phylloxera, on partait pour la journée faire les vendanges. Aujourd'hui ces cabanes sont un souvenir attendrissant pour les plus vieux et une sorte de fantôme du passé pour les cultivateurs plus jeunes qui les redécouvrent par hasard « en allant aux épines » en bordure des champs cultivés, ou « en allant au bois » (couper du bois).

\*  
\* \*

Mais voilà que nous nous sommes laissés entraîner dans une forêt qui n'en est pas une, dans des bois qui ne sont pas vraiment des bois. En effet, si nous allons feuilleter le dernier cadastre, nous apprenons qu'au remembrement de 1962, tout ce que nous venons de traverser n'a pas été recensé comme « bois ». La commune de Lézinnes a donc officiellement sur son territoire 200 ha de bois (le chiffre de 1777) en taillis-sous-futaie, alors que les bois occupent en fait 470 ha (qui se répartissent

en 200 ha de taillis-sous-futaie, 218 ha en taillis simples et 52 ha de futaie résineuse). Il y a 270 ha de bois qui disparaissent mystérieusement, justement ces bois morcelés en petites propriétés. Or le père Blondeau nous dit qu'il a 1 ha de bois, « *une langue qui avance dans les champs* », qui a été recensé comme « *culture* » : « *J'leur ai dit qu'j'voulais l'garder en plantation. Y z-ont répondu qu'la plantation gênait pas la culture !* ». Hors de lui, le père Blondeau écrit alors au Conseil d'État mais il attend toujours une réponse ! Tout ceci peut paraître bouffon, mais c'est pourtant bien ainsi que les villageois vivent leurs rapports avec l'administration en ayant l'impression d'être manipulés : « *Le problème c'est qu'ces gens-là, y travaillent su-l'papier et su-l'papier, c'est toujours beau !* ». Les esprits s'échauffent et ces malentendus conduisent à régler ce genre de conflit dans la violence — le plus souvent, verbale — ou à ne pas les régler du tout. M. Duchesne cultivateur au hameau d'Angy, situé au milieu des bois à trois kilomètres et demi du village sur le finage de Lézinnes, a raconté qu'il avait ainsi tenu tête à un « inspecteur de l'Office national des forêts » qui voulait le faire payer pour avoir défriché alors qu'il aurait dû avoir affaire à la Direction départementale agricole. Or il s'agissait d'une enclave de quelques ares parmi ceux recensés en « culture » qui appartenaient à M. Duchesne et lui permettaient « d'arrondir » son champ mitoyen. L'inspecteur a rappelé qu'on n'avait pas le droit de défricher sans autorisation et qu'à présent « *les champs avançaient dans les bois* » ; à quoi M. Duchesne a répondu qu'il n'avait pas défriché mais nettoyé ce qui le gênait et qu'auparavant c'étaient « *les bois qui avançaient dans les champs et qui gagnent tout le temps* » ! Citons encore ce garde de l'ONF qui disait à l'approche d'un bois : « *Ils m'ont encore grignoté un mètre cette année !* ». Si l'on écoute bien tout cela, on a l'impression que le rapport de force entre forêt et champs cultivés se trouve projeté dans le rapport entre villageois et administration qui ne peut être alors, lui aussi, que « de force ».

Bref, est-il possible de faire cesser ce dialogue de sourds ?

\*  
\* \*

Justement, le père Blondeau n'entend pas ce que je lui dis : si les bruits sont multiples en

forêt, la voix humaine, elle, est atténuée et les pas sur le sol la couvrent encore davantage. Le vieil homme s'arrête donc et décide de se repérer avant de répondre à ma question. C'est par là. « *Comment j'm'y r'trouve ! ? J'connais ça comme ma poche* ». C'est net et catégorique, nous n'apprenons rien de plus, sauf ceci peut-être : la forêt, on la connaît « comme sa poche » ou pas du tout. C'est ce qui émerge aussi des discours de la génération des 40-45 ans : ils avouent d'abord qu'ils ne connaissent pas cette forêt. Puis, en discutant, on s'aperçoit qu'ils connaissent des points, des chemins et que, finalement, la forêt ne leur est pas complètement étrangère. Mais à son propos, on ne se permet de dire qu'on la connaît que si cette connaissance est parfaite, totale.

C'est une vieille femme dont le mari a été bûcheron et qui faisait la cueillette en forêt (champignons comestibles ou décoratifs pour les fleuristes de Tonnerre, fraises des bois « pour les Parisiens », mousse, muguet « du 1<sup>er</sup> mai », plantes médicinales, voire escargots, etc.), c'est cette vieille dame qui va nous apprendre à nous diriger : en entrant dans la forêt, si vous prenez le premier chemin à droite et que plus loin vous décidiez par exemple de vous enfoncer sur la gauche, alors il faudra ensuite reprendre à gauche et encore à gauche pour revenir au premier chemin. Mais elle-même, lorsqu'elle s'enfonçait dans un taillis hors d'un chemin, elle laissait son panier bien en vue auprès d'un gros arbre afin que son chien le retrouve si elle se perdait. L'orientation en forêt est encore un mystère à percer car « *il est facile d'y tourner en rond* » et d'autre part « *on s'rend pas compte du ch'min qu'on fait dans les bois* », les kilomètres n'y sont pas les mêmes que dans les champs.

Le père Blondeau n'a pas fait autre chose que de suivre le murger qui s'enfonçait sur la droite du chemin que nous emprunions. Il a ensuite obliqué sur la gauche (sans que je m'en aperçoive) et nous venons d'atteindre une ligne que nous prenons sur la gauche afin de retrouver le premier chemin. Cette ligne sépare les petites « propriétés-taillis » d'un charmant taillis-sous-futaie aéré et bien entretenu, il s'agit du « bois de la Brosse ». Enfin, une « vraie forêt » : « *Ya des allées, tu croirais arriver à un château par là-haut* » ; 80 ha de bois qui ont appartenu à la famille Letellier de Louvois après qu'elle ait racheté le comté de Tonnerre aux Clermont en 1683-84 ; une

forêt qui est là « de temps immémorial ». C'est là qu'en 1870 la grand-mère du père Blondeau est venue se réfugier avec les autres villageois et le bétail, poussée par la grande peur de l'arrivée des Prussiens. C'est là sans doute qu'au cours des siècles d'autres ancêtres se sont mis à l'abri des fantassins de tout poil. Nous touchons là un des paradoxes de la forêt : elle fait peur et on ne s'y aventure pas la nuit, mais elle protège et on y est bien la nuit. A la dernière guerre encore, l'exode a vu s'enfoncer une famille dans les bois (un peu plus loin, vers le hameau d'Angy), avec ses vaches ; les autres ont pris la route... sans leurs vaches.

Les vaches de Lézennes ne vont plus parcourir les bois depuis les années 35-36. Mais si nous étions allés du côté d'Angy, nous aurions pu voir dans un clos boisé, cinq bœufs paître tranquillement à l'ombre : « *Ça fait cinq bœufs bien nourris et un bout d'bois entretenu* ». La tentation est grande pour leur propriétaire de continuer et d'accroître cette expérience dans ses propres bois, bien entendu, parce que « *les Eaux et Forêts, si y voient une bête dans un sentier de forêt, c'est tout de suite une catastrophe !* ». Il y a un an justement, un inspecteur « est tombé » sur un de ses fils à cause d'une « bête écartée ». Voici un étrange écho aux semonces des gardes du temps jadis.

\*  
\* \*

Les mains derrière le dos, le père Blondeau s'est retourné, impatient, il nous attend pour nous dire encore ce que devrait être un vrai bois, le « bois de la Brosse » à notre droite qui a pourtant eu bien des misères.

De 1920 à 1940, ce bois a été exploité en « chauffage et charbonnette », on vendait aussi les cornouillers aux manicheries de la région. Le bois était « carbonisé » par une équipe de charbonniers « cabanés » là avec leur famille. Tout était calme et tranquille, mais la guerre apporta ses ravages : Paris avait besoin de bois, de beaucoup de bois et le petit bois de la Brosse fut ravagé ; lui dont les révolutions étaient d'environ 40 ans, a vu tomber ses arbres « *en un rien d'temps* ». Aujourd'hui seulement il a repris figure humaine et le propriétaire (un étranger à la région) peut être fier de son « régisseur ».

Ce n'est pas comme ces pauvres taillis sur notre gauche : « *si c'est pas malheureux ce*

*massacre ! C'est pu bon à rien ! C'est des gens qui sont partis ; c'est des héritages perdus* ». Car le bois fait partie de l'héritage : un père plante des pins pour ses enfants, voire ses petits-enfants. D'ailleurs, voilà quelques semaines, le père Blondeau emmena une « *parisienne du pays* » reconnaître ses bois car elle en ignorait l'emplacement, sachant seulement « *que son oncle lui avait toujours dit qu'elle en avait par là-haut* ». Elle n'en connaissait pas non plus la valeur et le père Blondeau s'est régalé à lui expliquer que « *c'était plus que mûr* », qu'il fallait « *nettoyer tout ça pour qu'ça r'pousse* ». Il vaut mieux une bonne coupe franche que voir un taillis pourri, fichu, voué à la mort.

\*  
\* \*

Le sentier forestier nous a emmenés de l'autre côté du bois, sur « les hauts de Beauchelles », où le bois a aussi remplacé la vigne. Nous dominons de nouveau la vallée sinieuse de l'Armançon. Mais si vous vous retournez et qu'il fasse beau temps clair, vous pourrez apercevoir Villon, village à une quinzaine de kilomètres de Lézennes : « Qui voit Villon n'est pas au long » dit-on dans la région. La forêt, espace clos où nos regards s'arrêtent sans pouvoir percer les troncs, nous révèle une de ses bizarreries : au milieu d'elle, voilà que la perception du paysage s'étend là où l'on se croit prisonnier ; notre regard file au-delà des collines, au-delà de l'Armançon, là-bas, en Champagne, Car les villageois d'ici se disent Bourguignons.

Il semblerait donc que la rivière marque une frontière. En revanche la forêt que nous venons de parcourir est plutôt une simple séparation, un rideau d'arbres facilement et souvent franchi entre Lézennes et Vireaux de l'autre côté. Mais la limite est floue pour les habitants de Lézennes. Pour le père Blondeau, le bois de la Brosse est « sur Vireaux » ; pour d'autres, il est tout entier « sur Lézennes » ou moitié sur l'un, moitié sur l'autre. Bref les limites communales de ce côté-ci de la forêt sont certainement connues, mais importent peu. Il semble qu'on ne veuille pas savoir.

Sur le chemin du retour le père Blondeau évoque le temps passé, lorsqu'on disait « *à la Toussaint venue, laboureur range ta charrue* », car il était temps alors d'aller « *au bois* ».

Il est temps pour nous aussi d'y retourner afin  
d'approfondir ce « taillis d'idées » qui n'est

qu'un survol de quelques directions de recherche  
révélées après quelques mois de terrain.

---

E. CHAUSSIN  
Assistante de recherche spécialisée  
Centre de recherches historiques  
École des Hautes études des sciences sociales  
54, bd Raspail  
75006 PARIS